

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 3

Artikel: Le Bon-enfant de la Tour
Autor: J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerolste, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La conquête de Lavey.

Dans les réunions bachiques des étudiants d'Allemagne, s'il arrive au président de quitter son siège, l'assistance chante à tue-tête jusqu'à ce qu'il y soit remonté : *Wir haben kein Presidium, Presidium, Presidium !* (Nous n'avons pas de président, président, président !) Les habitants de Lavey auraient pu entonner quelque couplet dans ce goût en apprenant la démission en bloc des magistrats et fonctionnaires de leur commune. Mais ils avaient bien le cœur à chanter ! Songez donc : plus de syndic, plus de taupier, plus de garde-champêtre ! La petite république sens dessus dessous et devenue la risée de tout le pays !

Vous me direz que ces accidents-là arrivent, qu'ils ne sont pas irréparables, que Lausanne y a passé. Oui, mais en attendant que les affaires s'arrangent et que la vie politique reprenne son cours normal, c'est l'humiliant régime de la tutelle cantonale, c'est la « régie » infligée aux communes qui ne savent se gouverner ou dont les municipaux fricotent les deniers publics en de gargantuesques soirées-choucroute.

A Lavey, on ne saurait reprocher à l'administration d'avoir fait bombance avec l'argent de la commune. Si elle se retire, c'est qu'elle a le sentiment que les militaires des forts vont devenir les maîtres de Lavey et de Morcles, comme ils le sont déjà de Dailly et de Savatan, et, cédant au nombre et à la force, lasse de résister à des empiètements qu'elle prévoit onéreux pour les finances communales, elle abandonne la partie.

Sous les noyers séculaires des bords du Rhône et dans les alpages superbement fleuris, la population de Lavey-Morcles avait coulé le bonheur parfait jusqu'il y a dix ans. A cette époque-là, le grand état-major réussit à persuader à la Confédération que de l'établissement des forts à Saint-Maurice dépendait le salut de l'Helvétie. On s'empara des roches où grimpaient les chèvres, les petits pâtres et les amoureux de la montagne. On éleva des forts, des casernes, des tours blindées, des casernes. Défense aux pékins de mettre les pieds sur la zone militaire. Des chemins stratégiques furent taillés dans les flancs de l'Alpe. Sur les anciens sentiers, des mannequins servant de cibles barrent parfois le passage, quand ils ne se bornent pas à vous gêner et le coup d'œil et le plaisir de la promenade. Mais il faut savoir supporter ces petites contrariétés : ne s'agit-il pas de la défense de la Patrie !

Les phares projettent leurs rayons mobiles et indiscrets dans les bourgades des environs, les canons empêchent les villageois de dormir, sèment des débris de projectiles dans la plaine et chassent les baigneurs de Lavey. Qu'importe encore, c'est pour la Patrie !

Dans les forts, la petite armée permanente grossit d'année en année ; elle fait des petits ; on ne peut les noyer dans le Rhône ; il faut bien leur donner la becquée, puis les envoyer à l'école. Or, l'école est petite. La commune

l'agrandira ou en bâtera une autre. Mais les canonnières sont gens pressés. Il leur faut tout de suite de nouvelles classes. Ils exigent aussi leur place dans l'administration communale. C'est leur droit. Seulement, comme ils sont en plus grand nombre que les civils, ils l'emporteront dans toutes les décisions, et Lavey, dont les fortunés habitants ne connaissent pas encore les impôts communaux, n'aura sans doute bientôt rien à envier sous ce rapport à Lausanne et aux autres cités où grincent les pressoirs fiscaux dernier modèle, système continu.

Tout cela devait fatalement arriver dès le jour où les premiers militaires ont planté leurs tentes à Dailly et à Savatan.

Laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre.

Ne pouvant conserver leurs habitudes, leurs traditions, les vigneron et les montagnards de Lavey-Morcles ne perdent pas la boule, mais ils subissent une crise de découragement bien compréhensible. Ils se ressaisiront, n'en doutez pas, et s'accommoderont petit à petit de leurs nouvelles destinées, soutenus par l'espoir que le jour viendra où la terrible artillerie des forts deviendra superflue et où ils pourront ravoir les monts pittoresques qui servent de champ d'exercice et de garnison aux hommes du lieutenant-colonel Dietler.

L'armée permanente, a dit je ne sais plus qui, est le cancer de la société. On peut, tout en n'étant pas un mauvais patriote, souhaiter qu'un sérum magique nous en délivre.

V. F.

Boucherie.

Dans l'étable, où, gros et gras,
Le porc, par moments sommeille,
Attendant, depuis la veille,
Un repas qui ne vient pas.

Quatre hommes, avec des cordes,
Pénètrent de grand matin,
Et sur la bête, soudain,
Tombent sans miséricorde.

Le porc, en désespéré,
Veut défendre sa personne ;
On l'empoigne, le bâillonne,
L'entraîne, bon gré, mal gré !

Le chevalet, à la porte,
Est prêt. D'un suprême effort,
On l'y jette tout d'abord.
Il crie, il hurle. Qu'importe !

Le boucher improvisé
— Un paysan, d'habitude —
A saisi, d'une main rude,
Le couteau frais aiguisé.

Et la lame tout entière
Dans la gorge disparaît.
Le sang gicle en rose jet,
Remplit l'énorme soupière.

La bête meurt. Aussitôt,
Dans un cuvier d'eau bouillante,
On la plonge pantelante,
On l'épile comme il faut.

Puis, la victime est ouverte,
On taille jambons et lards,
Qu'au logis de jeunes gars
Emportent d'un pas alerte...

Et tous les chats d'alentour,
Gourmands, lèchent, sans scrupule,
Le sang qui se coagule
Sur le pavé de la cour.

A. ROULIER.

A l'examen.

On nous écrit :

« Un joli trait, — inédit et tout récent :

Un jeune étudiant, d'origine italienne, subit son examen de licence en droit. On le questionne sur choses de médecine légale et M. le professeur lui demande entre autres : « Quelle est l'arme tranchante qui cause le plus de meurtres ? »

Le pauvre étudiant, interloqué, quelque peu abasourdi, demeure coi.

Le professeur met en souriant la main dans la poche de son pantalon.

Spontanément, alors, l'étudiant de s'écrier : « Le coustel. »

Résultat : note 10. »

JACK.

Le Bon-enfant de la Tour.

C'est un peu tard pour en parler, mais j'ai mon excuse. L'excuse et l'histoire sont bonnes.

Plus d'un philosophe a dit que la lecture des annonces de journaux était plus instructive que celle du texte. Je n'irai pas si loin, mais c'est en parcourant la *Feuille d'avis de Vevey*, que j'ai trouvé l'annonce suivante :

Tous les petits enfants de la Tour-de-Peilz sont priés de déposer un soulier au magasin de L. Bocion, parce que le Bon-Enfant a promis de passer dans la nuit du 1^{er} janvier.

On pourra les retirer vendredi à 9 heures du matin.

Combien de petits enfants de la Tour croyent au Bon-enfant, par ces temps de scepticisme ? Mettons cinquante, mettons même cent.

— Vous n'y êtes pas.

Trois cent septante-quatre souliers de tous formats, de toutes formes, de toutes teintes et de toutes peaux, sont venus en catimini, portés par la gent moutarde, au su ou à l'insu des papas et mamans, envahir l'arrière-boutique choisie par le Bon-enfant.

Des trois cent septante-quatre souliers pas un n'est resté vide ; faut-il qu'il soit meublé le Bon-enfant pour faire face à pareil branle-bas.

Et puis les incidents n'ont pas manqué. C'est une bonne de grande maison qui vient réclamer le soulier de mademoiselle X, dont l'escapade fait la honte de ses parents (pensez donc, une demoiselle de 7 à 8 ans).

— Nenni, la bonne ; le soulier restera et aura son tour comme les autres ; devant la loi du Bon-enfant tous les petits souliers sont égaux.

— Msieu ! je viens chercher le soulier à mon pti frère paze que y peut pas courir avec un soulier.

— Mets-le au lit et dis-y de dormir jusqu'à demain matin à 9 heures.

— Tiens, un soulier où il y a un billet dedans; voyons:

— Merci bien, mon Bon-enfant, mais ne me donne pas de verge, on en a déjà assez à la maison.

— Rusé, va! comme s'il ne le savait pas.

Vendredi matin à 8 heures une horde impatiente se pousse, discute, piaille devant la boutique.

— Le Bon-enfant a-t-il passé? A-t-il rempli tous les souliers?

Soyez patients, il a bien travaillé et personne n'a été oublié.

— Qu'est-ce que cette fillette qui pleure? voyons, t'a-t-on fait mal, pourquoi pleures-tu?

— Msieu, faudrait me donner mon soulier, parce que maman veut aller à l'église.

— Eh bien, va à l'église, tu viendras chercher ton soulier après.

— C'est que j'ai pris une bottine du dimanche à maman, parce que j'avais besoin de mes souliers pour faire les commissions.

— Allons, bon, tiens, voilà ton affaire.

Et la distribution commence, tous ont leur paquet, tous sont heureux, tous bénissent le Bon-enfant. Tous ont-ils eu aussi un sentiment de reconnaissance pour cet ami des enfants qui a employé une bonne partie de sa nuit de Sylvestre à faire l'ouvrage du Bon-enfant.

— Que voulez-vous, j'aime les enfants; leur joie a été ma récompense me disait-il, il y a quelques jours, ce bon M. Bocion. J'

Vieille maison est le titre du nouveau livre du Dr Chatelain. C'est un recueil de nouvelles, de genres divers, souvenirs d'enfance, récits humoristiques, contes moralisants, allégories aux couleurs exotiques. Je ne puis dire que je les aime également. Non qu'on ne retrouve dans toutes cet esprit de bonhomie malicieuse et gentiment railleuse, cet humour dont le sourire n'a rien d'amer, ces saillies parfois si drôlement piquées sur un fond qui respirent de couleurs tout orientales. Mais ce que je préfère encore dans le livre de l'écrivain romand, c'est lui-même, son cœur de poète qui s'attendrit au contact des vieux souvenirs, son cœur de médecin qui souffre des misères humaines, qui n'a pas désappris la misère et la sympathie. Et M. Chatelain m'apparaît ressemblant fort à la grand'mère indulgente que, dans l'un de ses plus jolis récits, il nous décrit «... la vraie grand'mère, celle qui rit en voyant les doigts de bébé tout rouges de confiture, ou l'accroc dont le grand frère vient d'orner son pantalon en montant deux espaliers. Elle gronde au besoin, mais toujours avec douceur, sur le mode affectueux... » A. F.

Attinger frères, éditeurs, Neuchâtel.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE

III

SCÈNE III (suite).

LOUIS.

T'inquiète pas, ma mie; on va commencer par le dégouter du mariage, ton vieux Jean-Pierre. Ah! il vient nous chercher une nièce par là, ce vieux restant de la colère de Dieu! Qu'il s'en aille fréquenter les taupes au cimetière, ou bien qu'il cherche une femme au Kamtchatka, elle serait bien trop bonne pour lui. On va lui en donner des jolies filles à ce vieux pouet-affaire! Je m'en vais lui apprendre comment je m'appelle.

MARIE.

S'il te plaît, Louis, ne fais pas des bêtises. Tu vas tout gâter.

LOUIS.

Alors, tu crois peut-être que je m'en vais lui laisser ma bonne amie, et puis encore

lui dire merci? Ah! non. Je m'en vais d'abord ameuter tout le village. (Il sort.)

SCÈNE IV

MARIE, TANTE ROSE, puis JULIE

TANTE ROSE.

Eh bien! sais-tu, il me plaît, ton amoureux! Moi, j'aime qu'un jeune homme lutte pour gagner sa femme. Puis, il est vif, dégagé; il sait ce qu'il veut. Et, enfin, je trouve qu'il a bon goût.... Ne te déssole pas, ma mie, on te conduira à l'église et nous ferons une belle noce.

JULIE (entrant).

Enfin, me voici. J'ai resté bien longtemps; mais, voyez-vous, avec une batoille comme M^{me} la ministre, on n'en a jamais fini. Quand elle se met à vous parler de ci, de ça, et patati et patata, on n'a pas même le temps de faire les réponses. Ça va, ça va, comme une roue de moulin. Eh! ces dames qui n'ont rien à faire. A la fin, je lui ai dit que j'avais mon lait sur le feu, et me suis sauvée.... Eh bien! Marie, est-il prêt ce café?

MARIE.

Pas encore, maman.

JULIE.

Comment, pas encore? Quelle quinquangne tu fais! Tu irais bien pour aller chercher la mort aux riches, toi. Pauvre tante Rose, vous devez être affaïtie?

TANTE ROSE.

Mais non; nous avons causé, ta fille et moi.

SCÈNE V

MARIE, TANTE ROSE, JULIE, JEAN-PIERRE

JEAN-PIERRE (entrant).

Bonjour, voisines! Regardez-voilà les beaux grafions que je vous apporte. J'ai été les cueillir moi-même. J'espère qu'ils vous feront plaisir. Et mademoiselle Marie, que dit-elle de bon? (Marie lui tourne le dos.)

TANTE ROSE (à part).

Le voilà, ce beau prétendant! Je m'en vais l'arranger. (Haut.) Bonjour, Jean-Pierre; vous ne me reconnaissez pas?

JEAN-PIERRE.

Eh! mon té! C'est vous, Rose! Il y a longtemps qu'on ne vous a pas vue. Que dites-vous de bon?

TANTE ROSE.

Pas grand chose. Qu'on se fait vieux. Mon pauvre Jean-Pierre, vous faites comme moi. Vous vous cassez aussi. Enfin, on n'est pas de ce matin, nous, on est joliment sur le tantôt. Pardine, vous n'avez qu'une année de plus que moi, n'est-ce pas? On a été une année ensemble au catéchisme. Ça fait que vous êtes de 18....

JEAN-PIERRE.

Oui, oui, c'est bien ça. Pas besoin de rapeler notre âge.

TANTE ROSE.

Oh! ma fi, à présent, cela ne fait plus rien. Nous ne sommes plus à marier.

JEAN-PIERRE.

Eh! eh! qui sait? Le mariage... vous savez ce qu'on dit: du pain et des noix, c'est rude bon; mais le mariage, c'est encore bien plus meilleur. Qu'en dites-vous, ma petite Marie?

MARIE.

C'est suivant avec qui on le mange.

TANTE ROSE.

Allons donc! Le mariage, c'est comme les noisettes: il ne faut pas attendre de n'avoir plus de dents pour les croquer. Tout de même, vous, Jean-Pierre, vous auriez dû vous marier il y a trente ans, plutôt que de

rester tout seul. A présent, c'est sûr que c'est trop tard.

JULIE.

Mais, que dites-vous là, tante Rose? Ce n'est jamais trop tard, quand on est aussi bien conservé que le voisin Jean-Pierre. Regardez-voilà, on lui donnerait à peine les quarante. Moi, je trouve qu'un homme ne doit pas se marier trop jeune.

TANTE ROSE.

Ma pauvre Julie, je pense bien que tu veux rire; tout le monde lui montrerait les cornes, à Jean-Pierre, s'il se remariait.

JULIE.

Et on aurait tort. Moi, si j'étais jeune, je voudrais un mari sérieux, que je puisse respecter, et pas un de ces fignolets qui ne pensent qu'à s'amuser. Je trouve qu'on se marie pour se faire une position et qu'on doit préférer un homme d'âge, qui sait ce que c'est que la vie.

TANTE ROSE.

Et moi, je ne trouve rien de plus beau qu'un mariage entre deux jeunes amoureux. Quand je me suis mariée, avec mon pauvre David, nous n'avions que nos bras, et pas quarante ans entre les deux; mais on s'aimait, et chaque fois que je vois un mariage pareil, ça me fait un verre de bon sang.

JULIE.

Voyez-vous, pour moi, quand je vois de ces enfants qui se marient à peine hors de l'école, ça me fait pitié. Ça n'a pas d'escient, pas le sou devant soi, pas une nippie, et qu'est-ce que ça donne? Toutes les années un enfant qui se pend à vos gredons, et rien dans la marmite. Il devrait y avoir une loi pour ça.

TANTE ROSE.

Ma pauvre Julie, tu n'y entends rien. Quand on se marie pour se réduire et pour se faire une position, on fait un marché, et tu te rappelles ce que disait ton grand-père: on ne fait pas de plus crouie marché qu'à l'église. Le bon Dieu ne bénit pas ces mariages-là. Tandis que dans les ménages où l'on s'aime, on s'inquiète peu de la misère. Quand elle vient, on est deux pour la supporter. S'il arrive une tralée d'enfants, on les élève de son mieux: les plus grands aident les plus petits, et, comme disait notre bon vieux ministre: « Lo bon Diu n'iuvoüé pas on tsevi sein lo bosson por lo neri. »

JEAN-PIERRE.

Mais, enfin, Rose, un homme d'âge peut aussi bien rendre sa femme heureuse. Quand tous les deux s'accordent, pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils aient du bonheur ensemble?

TANTE ROSE.

Taisez-vous! Vous me faites rire avec votre bonheur. Qu'il prenne une femme de son âge, alors. A une jeune femme, il faut un jeune mari. Quel contentement voulez-vous qu'une jeune femme ait à vivre près d'un vieux. Tenez, supposez-voilà une minute que vous alliez faire la bêtise d'épouser notre jolie petite Marie? Quelle vie est-ce qu'elle aurait? Parce qu'enfin, vous savez, on a beau être bien conservé, à notre âge, on tousse, on crache, on mouche; il vous faut des tisanes et des bonnets de nuit; on a peur des courants d'air, de la bise et du soleil. Dites-moi si une jeune femme ne fait pas bien mieux d'élever une secouée de bouèbes, plutôt que de passer sa vie à dordoter un vieux? Voyez-vous, quand ces mariages-là tournent mal, moi, je dis que c'est bien fait, et qu'on devrait fouetter tous ceux qui s'en sont mêlés.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.